

avait été avalé par son aimable propriétaire, qui avait failli en être étranglé, les ganses multicolores des chapeaux, maintenant dans le domaine public, avait perdu toute leur originalité primitive, cette intéressante classe de la société avait vu tomber, une à une, les plumes imperceptibles dont elle ornait son chef et qui devaient révolutionner le monde.

Cependant rien ne surgissait pour remplacer ces appendices de la *lionnerie*, tombant en désuétude. Désespoir sur toute la ligne. Quelques uns tentèrent de se creuser la cervelle pour inventer une nouvelle drolerie, Hélas ils reconnurent aussitôt l'inutilité de leurs efforts : leur cervelle n'était pas susceptible d'être creusée d'avantage. Le vide, dont on prétend que la nature a horreur, s'y était réfugié, l'emplissait, y régna en despote.

Alors le découragement s'empara des sectaires, c'en était fait, l'*instituition* allait sombrer ! Quelques uns (ceux qui avaient fait des études fortes) se souvenant du texte latin "*Beati pauperes...*" s'écriaient en anglais : "my kingdom for a new *drolichonnerie* !" Peine perdue, efforts inutiles, le règne du gandinisme était passé, était mort d'inanition.

Tout à-coup un cri retentit dans les rangs de la nombreuse pléiade !

"Eureka !" s'écria, en javanais, un des membres de la société si gravement compromise. Et il s'avança majestueusement sur le front de Candière, montrant aux regards étonnés le morceau de calicot qu'il avait gracieusement roulé, en forme de turban, autour de son chapeau !

Une immense clameur salua cette innovation, l'honneur du corps était sauf ! Sauvés ! Merci, mon Dieu !!!

Aussitôt ce fut une frénésie, un délire, une rage, chacun courut à la rescousse, pour conquérir l'ornement désormais indispensable ; celui-ci, sans tenir compte des récriminations de sa maîtresse de pension, arrache les rideaux de sa fenêtre pour s'en ceindre la tête, celui-la découpe par bandes les draps de son lit, cet autre met sa dernière chemise en pièces, qu'importe la chemise ! l'important c'est de se couronner d'un *nuage* (cela se nomme nuage). Un nuage ou la mort !

Hier, une pauvre femme qui revenait de laver son linge, a été lâchement assassinée ; elle laisse plusieurs enfants en bas âge. L'enquête fait connaître que l'assassin lui a enlevé une partie des langes qu'elle venait de savonner et on présume fortement que c'est un *gandin* forcené qui pour se procurer le *nuage* de rigueur, n'a pas reculé devant un crime.

Réflexion plus ou moins philosophique : "*Pamour du voile blanc, bon en soi, (P***, disait comme mon parapluie) peut, lorsqu'il est porté à l'excès, nous porter à d'autres qui ne le sont pas.*"

Les gandrins me font toujours rire !... de pitié.

Parlez-moi de la Bohème !... elle aussi me fait toujours rire mais ce n'est pas de la même manière.

Vous avez tous rencontré, souvent même un peu malgré vous, *** ; reconnaissez-le au signale-

ment, Bobème par sang, carottier impitoyable, poitrinaire incurable, à ce point qu'il prétend que s'il porte des chaussures écalées et à soupapes, c'est parce qu'il n'aurait pas le temps d'en user des neuves. Eh ! bien, il a eu un mot superbe mardi dernier.

— Pauvre ami, lui disait-on, tu espères encore, n'est-ce pas ?

— Moi, pas du tout.

— Ah ! as-tu pris les petites dispositions ? tu sais, le corbillard !

— Je m'en moque !

— Allons donc ! comment ferais-tu alors ?

— J'irai à pied au cimetière !

— Hum ! c'est bien haut la montagne !

La Bobème ! elle a du bon, elle rit franchement à l'heure où les... autres versent des larmes de crocodile.

JACQUOT DU PERCHOIR.

NOS COQUINS DE NEVEUX !!!

Un riche commerçant a un neveu qui voyage pour son compte. En sa qualité de neveu et de protégé, Alfred est l'enfant gâté de la maison : il fait ce qu'il veut et mène une existence joyeuse, dont le brave nonnoncle, comme oncle et comme patron, fait tous les frais sans trop gronder (il n'a pas d'enfant).

Ces jours derniers, Alfred arrivant de voyage, court chez son oncle qui, justement, est absent ; il embrasse sa tante, s'étend sur un canapé, allume un cigare et commence nonchalamment le récit à bâtons rompus de ses aventures de route.

— Ah ! à propos, chère tante, c'est mon oncle qui a payé hier à dîner à une jolie femme !...

— Comment cela ?

— Oh ! une brune magnifique !... des yeux de velours !... des dents !... des cheveux !... enfin le type de perfection !

— Assez, Alfred, interrompit la tante, ta plaisanterie n'est pas convenable.

— Mais, ma tante, je ne plaisante pas du tout, je vous assure, elle s'appelle Sylvia, c'est une artiste du théâtre de...

— Tais-toi, tu m'impatientes à la fin, s'écrie la tante en sortant rouge de colère et cherchant à cacher son trouble.

Le lendemain, l'oncle est à son cercle ; Alfred arrive.

— Ah ! ça, voyons, Alfred, lui dit le brave homme, tu es donc fou !... Comment !... tu vas t'aviser de raconter à ta tante, je ne sais quelle histoire de dîner, que j'ai payé à une demoiselle Sylvia, que je ne connais pas et une femme de théâtre encore !... Tu m'as fait avoir une scène épouvantable ! c'est ridicule !

— Eh ! bien, cher oncle je ne vois pas ce que j'ai fait de si monstrueux.

— Comment, tu ne vois pas ?

— Dame !... sans doute, j'ai dit à ma tante que vous aviez payé à dîner à une belle femme, et c'est la vérité : c'est moi qui ai diné avec elle mais c'est bien vous qui avez payé.

L'ENDROIT ET L'ENVERS.

Connu dans le monde pour vos bonnes manières et vos petits talents d'agrément, vous êtes invité un jour à une soirée chez les FERLEMPIN, bourgeois retirés du commerce des cuirs.

Vous êtes jeune, vous aimez le bal, vous chantez d'une manière convenable c'est une bonne occasion.

De plus, vous savez qu'une charmante personne pour laquelle vous soupirez, doit se trouver à cette soirée avec madame sa maman ; tout est donc pour le mieux

Vous donnez un bon coup de baguette à votre elbœuf, si toute fois il n'est pas chez Moss ; dans ce dernier cas vous en empruntez un à un ami. Vous lachez le gilet blanc, les gants paille, la coiffure en coup de vent, vous sautez dans un véhicule à 50 cents la course, qui vous déballe chez les Ferlempin, les vernis et le castor d'une fraîcheur éblouissante.

On vous présente avec pompe comme un jeune homme charmant ; vous avez la joie de voir rougir, à votre arrivée, l'objet blond de votre flamme, qui dissimule son trouble derrière son éventail. Enfin vous allez passer une soirée charmante.

Voilà l'endroit.

Mais !..... La mère Ferlempin commence vous empoigner et vous colloque à une table de whist, entourée de trois jeunes gens ayant ensemble 238 ans ; les trois burgraves vous allègent d'une douzaine de dollars, vu votre inexpérience au jeu et les distractions que vous cause votre blonde, autour de laquelle vous voyez papillonner un futur docteur monté sur col carcan.

Après deux heures de whist forcé, vous quittez la partie sous un prétexte ou sous un autre. Le plus préemptoire est que vous n'avez plus le sou.

Vous cherchez des yeux votre belle, qui est entraîné de redower avec le docteur en herbe, ce qui vous agace.

Mme Ferlempin vous harponne de nouveaux, et comme la redow vient de finir, elle vous prie gracieusement de vouloir chanter quelque chose pendant que les dames vont se reposer. Vous chantez l'air du *Troucère* au bruit des fauteuils qu'on roule et du froufrou des crinolines qu'on rajuste.

Et enfin comme il y a pénurie de pianiste, on vous flanque au piano jusqu'à deux heures du matin. Vous ne trouvez pas l'occasion de parler à notre blonde, vous vous brossez le ventre de rafraichissements et tout pour l'accordeur de la maison.

Voilà l'envers.

rier : je m'y oppose ; crains mon corroux si tu oses contracter d'autres liens.

Ton époux,
ACHILLE-HERCULE D'HARBOVILLE,
Cherchier de plusieurs ordres.

L'écriture était parfaitement celle du défunt, le parafé était complet, il n'y manquait ni le labyrinthe calligraphique, mis à la mode par Henri Monnier, ni les trois points franc-maçonniques de la loge du Grand-Orient.

Cléonine fut frappée de terreur : elle croyait voir l'ombre de son époux dans le miroir de son boudoir, dans l'eau du du ruisseau de son jardin, dans le marc de sa tasse de café. — Quant au marquis, il était pour les moyens terrestres ; il alla faire sa déclaration au commissaire de police.

Le magistrat, qui était occupé à interroger un assassin, répondit qu'il avait suffisamment à faire de réprimer les vivants sans s'occuper des morts.

Ce que voyant, le marquis, qui n'avait pas peur des fantômes, fit publier les bans.

A la première publication, une seconde épître du paradis arriva ; cette fois elle était sans taxe. — L'âme de l'époux défunt s'était décidée à affranchir ses lettres.

Voici ce qu'elle contenait :

Epouse volage, si tu convoles en secondes noces tu seras maudite... toi et les tiens,

Ton mari courroucé.
ACHILLE-HERCULE D'ARBOVILLE.

Cette deuxième missive mit le comble à l'effroi de Cléonine ; elle ressembla tout la maison, et, après avoir dit au marquis un éternel adieu, elle congédia tous ses domestiques en leur annonçant que la terrible correspondance qui lui parvenait l'obligeait à renoncer dorénavant aux joies du monde.

Tout était ainsi douleureusement fixé quand le valet de chambre du défunt se présenta devant sa maîtresse.

— Qu'avez-vous, Labranche ? dit la jeune femme.

— J'ai à vous faire une révélation.

— Parlez.

— C'est moi qui mets à la poste les lettres de mon maître mort.

— Ah bah !

— Il les a écrites à l'avance de son vivant, pour satisfaire sa jalousie d'outré-tombe, en me char-

geant de les envoyer ; j'en ai pour toutes les dutes jusqu'au jour où vous aurez cinquante ans.

— Et qui vous engage à trahir sa confiance ?

— Dame, dit Labranche en tournant sa casquette dans ses mains, madame me renvoie à cause des morts ; j'aime mieux servir les vivants.

— Eh bien ! dit le marquis qui venait d'entrer et qui avait été le premier confident de Labranche, je te prends à mon service, car j'épouse ta maîtresse.

Cléonine lui donna sa main en signe de joyeux acquiescement, tandis que Labranche remerciait des yeux et du geste.

Tout à coup le valet, qui allait sortir, revint.

— Il me reste un scrupule, dit-il.

— Parle, dit le marquis.

Les lettres qu'il me restent, qu'en ferai-je ?

— Tu les enverras à ton aïe, et comme tout mari aimé doit avoir les lettres de sa femme, c'est moi qui les recevrai.

— Faudra-t-il les affranchir ? dit Labranche avec malice.

La belle Cléonine, rougissant de bonheur, lui jeta sa bourse, qu'il saisit au vol en faisant sonner le contenu comme un valet de comédie.

— Port payé ! s'écria-t-il.